

TEMOIGNAGE DE Mr Arthur LECLERE

Habitant Rue des Roses 2 à 6700 ARLON

Témoignage recueilli par Patricia Lemaire en janvier 1995.

- Mr Leclère, comment êtes-vous entré dans la résistance ?

- Un peu par hasard, on faisait partie d'un groupe de copains et de copines et notre lieu de rassemblement était chez le jardinier Doms. Là, c'était déjà noyauté quand je suis arrivé. Et au bout d'un certain temps, Jean Doms m'a demandé si j'accepterais de rendre un coup de main pour certains services. On ne parlait pas encore de résistance alors. On disait rendre service, porter tel paquet ici... c'étaient des journaux, on l'a su immédiatement. Nous y sommes entrés à ce moment-là. Cela se faisait dans les règles, il y avait même une prestation de serment entre nous. Dans mon cas, la prestation de serment s'est passée avec Jean Dumay, Jean Fothomme, Albert Koenig et Arthur Leclère.

- Cela se passait quand ?

- Cela se passait vers les grandes vacances 1942.

- C'était Jean Doms qui vous dirigeait ?

- Oui. C'était un groupe d'amis et à différents moments, on était disponible. On n'avait pas d'activités permanentes.

- Vous faisiez partie de quel mouvement ?

- C'était le MNB

- Vous avez eu des missions spéciales ?

- Je me souviens d'une mission spéciale de la part du groupement Doms, c'était d'aller repérer chez du Bus de Warnaffe à Beauplateau quel type de voiture était dans le garage pour pouvoir la subtiliser et l'utiliser pour la résistance. En réalité, j'y suis allé, je suis revenu bredouille. C'est Michel Schmitz qui y est allé en second lieu et qui lui a réussi à savoir que c'était une voiture chevrolet etc... et qui a d'ailleurs fait son service dans la résistance par après. D'autres missions spéciales... il y a eu des missions qui n'avaient rien de spécial à proprement parler, dérouter des wagons de chemin de fer... je ne l'ai fait qu'une fois.

- Cela se passait où ?

- A la gare du sud à Bastogne. Le chemin de fer était prévenu, on allait ouvrir les boîtes où sont les lettres de voitures, on prenait la lettre de voiture de tel wagon et allait la remettre sur un autre wagon. Ce qui fait que les wagons de lin qui devaient partir pour vers la Flandre se retrouvaient au fin fond de la France, et ainsi de suite....

- Ces ordres venaient de qui ?

- Pour cela, on recevait les ordres de chez Doms.

- Et eux recevaient les ordres de qui ?

- On n'en savait strictement rien. Par après, on a su que le chef de section était Louis Lega, qui vient de mourir il y a quelques semaines. Mais cela, on l'ignorait totalement. Il a fallu la libération pour qu'on se rende compte qu'on était des amis et qu'on ne savait même pas qu'on faisait partie du même mouvement. Je connaissais uniquement l'équipe qui participait aux petites guindailles qui se faisaient chez Doms. C'était là le rendez-vous des gens de notre âge. Il y avait parfois l'une ou l'autre fiesta faramineuse. Le soir de la libération de Paris, on est allés chez Leclère, l'entrepreneur et marchand de liqueur qui habitait en face, et moi qui n'avais jamais bu de Fine Napoléon, j'en ai bu trop. Et nous sommes redescendu la Grand-rue après le couvre feu qui était à 10 heures... Nous avons surtout eu des missions de renseignement.

- Quels types de renseignements ?

- Il y avait beaucoup de choses. Moi, j'avais la Nationale 4 et je devais repérer tous les véhicules allemands qui passaient, dans quel sens ils allaient et relever les deux fameuses premières lettres de la plaque et aussi l'heure à laquelle ils passaient. Quand on avait l'occasion, on renseignait aussi le chargement, si c'étaient des troupes ou bien des blindés. On rentrait des fiches qu'on remplissait. On remettait ça chez Doms. Moi, je n'ai jamais participé à des missions que par l'intermédiaire de chez Doms.

- Il y avait quelqu'un en dessous de vous ?

- Non. D'ailleurs, on ne se connaissait pas en dehors de l'équipe. On ignorait totalement qui en faisait partie. On ne

savait pas si les deux frères Doms en faisaient partie, Jean et Roger. On était toujours avec Jean, et puis c'était tout.

- Vous m'avez parlé de distribution de journaux ?

- Oui, on recevait d'une manière assez régulière "La voix des Belges". Nous l'achetions. On pouvait la revendre. On souhaitait qu'on aille les vendre, mais les trois quarts du temps, on se contentait de les distribuer dans les maisons. On allait glisser ça dans une boîte aux lettres, parfois avec ironie au dépôt Rex qui était au n° 180 de la rue du Vivier. C'était juste à côté de chez moi. Il y avait là un bureau d'accueil et en même temps une librairie. La vitrine était garnie de bouquins à la gloire des Rex et de Léon Degrelle. Ils avaient loué la maison.

- Ces journaux venaient de où ?

- Je n'en sais rien et je n'en sais toujours rien. Je crois qu'il devaient être imprimés dans la région de Charleroi, il me semble avoir entendu une fois une émission. Cela s'appelait "La voix des Belges".

- J'ai entendu parler que certains résistants avaient des tenues spéciales ?

- Oui, mais ça c'était sur la fin. Ils avaient des salopettes, ce n'était pas tout-à-fait kaki, pas gris, pas jaune... des salopettes qui ont été distribuées à la fin. Principalement ici, nous avions le camp qui était situé au Parc Visard, entre Chenogne, Senonchamps et Villeroux. Un camp enterré où il y avait une trentaine de personnes, des étrangers, des Luxembourgeois, des Belges, des Russes. Un camp de la résistance et typiquement MNB, il était tenu secret. De là partaient parfois des espèces de petits commandots chargés de missions tout-à-fait spéciales à ce moment-là, qui allaient jusqu'à tuer quelqu'un.

- Vous avez eu l'occasion de fréquenter ce camp ?

- Oui. Comme estafette, je n'y ai jamais vécu. Il m'est arrivé d'y porter des messages. Il m'est arrivé d'en rapporter. C'était très bien organisé. Vous aurez certainement l'occasion de parler avec des gens qui y ont vécu...

- Vous vous y rendiez comment ?

- A pied et à vélo, par le Chemin de Musy.

- Les personnes qui habitaient dans les villages aux environs connaissaient l'existence de ce camp ?

- Oui, on savait qu'il y avait ce que l'on apellait l'armée blanche. Mais, d'une manière générale, la résistance ici dans la région s'est très bien conduite. Il n'y a pas eu d'actes sauvages vis-à-vis des cultivateurs... il est arrivé qu'on prenne du bétail ou qu'on prenne du froment, etc... mais jamais d'une manière brutale dans le cas du MNB. Il est arrivé qu'on pique des timbres de ravitaillement dans les administrations communales, à Givroulle, mais sans violence.

- Ce camp était dirigé par qui ?

- Je ne saurais pas vous le dire. Au point de vue nom, même après, à part les copains, on n'a connu personne. C'était superbement organisé. Au point de vue de la discrétion, c'était incroyable...

- Votre famille savait que vous faisiez de la résistance ?

- Non, stictement personne. Ils l'ont appris seulement le jour de la libération.

- Quelle a été leur réaction alors ?

- "Qu'est-ce que t'es encore allé te fouré là-dedans" ?

- Ils n'étaient pas fiers de vous ?

- Il n'y avait que maman et maman était plutôt craintive. Vous parlez de missions spéciales. La veille de la libération, on savait que les Américains étaient au-delà de Chenogne, ils avaient été repérés, on m'avait donné une grenade à manche allemande.

- Qui vous a donné cela ?

- Chez Doms, il y avait énormément de va et vient. On devait s'en servir uniquement en cas de besoin. Les Américains allaient arriver, mais il était possible que s'organisent des nids de résistance allemande à portée de main. Je suis rentré bien brave avec cette histoire cachée dans ma ceinture. Vers 7 heures du soir, juste avant qu'il ne fasse nuit, vient s'arrêter justement devant la maison un énorme char. J'ai passé la nuit à l'étage derrière la fenêtre en me disant "Faudra-t-il que je la tape, faudra-t-il pas que je la tape" ? Cela vous fait rire, mais je vous garanti que je n'étais pas si fier que ça. Cela s'est bien

arrangé, le char est parti vers 5 heures du matin et à 10 heures, les Américains descendaient la Grand-rue.

- Vous saviez que la libération était proche, vous n'avez pas eu de mission spéciale à remplir ?

- Non, au contraire, on avait plutôt des missions resserrées, on devait être plus attentifs aux mouvements de troupes, etc... tout cela était communiqué, on ne sait pas par quelle voix... on devait être très attentif à tout ce qui se passait du côté allemand.

- La libération, c'était la fête ?

- Oui, cela a été la fête. Ce jour-là et le lendemain, ça a été une décompression assez fantastique. Il y a eu ces manifestations un peu barbares vis-à-vis de certains collaborateurs. Il y a eu des bagares qui se sont réglées à coups de poing et à coups de révolver. D'autres qui se sont réglées à coups de tondeuses de coiffeurs...

- Ce sont des membres de la résistance qui ont dû aller chercher ces personnes-là ?

- On a dû les arrêter et en principe, on devait les conduire à la gendarmerie. Certains mouvements plus nerveux... mais moi, je n'ai rien vu du MNB. On a arrêté des personnes, on les a conduites à la gendarmerie... mais sans menaces, sans coups... mais par contre, d'autres mouvements ont été beaucoup plus durs, plus féroces...

- Qui vous a demandé d'aller arrêter des personnes ?

- Toujours l'équipe. On les remettait à des gendarmes. Il n'y avait pas de rapports d'activités, alors qu'en réalité, plusieurs gendarmes faisaient partie de la résistance, mais on n'en savait rien.

- Quelle a été votre impression quand vous êtes sortis le jour de la libération et que vous avez vu d'autres personnes qui avaient le même badge que vous ?

- Là, cela a été invraisemblable. Il y avait des copains qu'on cotoyaient presque journalièrement... des gens qu'on rencontrait, il arrivait qu'on jouait aux cartes ensemble, et on ne savait rien... Dans les choses invraisemblables, un jour, on m'a envoyé à Neffe et on me dit d'aller chez Mme Antoine Hoffman et elle devait avoir quelque chose pour moi. Je me dis "tiens, des

cultivateurs, je vais peut-être avoir une douzaine d'oeufs, ou un morceau de beurre" et quand je suis arrivé là, on m'a demandé ce que je venais faire. J'ai dit qu'il devait y avoir quelque chose pour moi. Pas de mot de passe, rien du tout... On m'a donné une enveloppe en me disant que je devais la porter à Vaux-Lez-Rosière et que je devais la remettre dans la maison à gauche, au coin du carrefour, en face de l'église. On ne savait pas chez qui c'était, mais c'était là que je devais la remettre... Je suis parti à vélo, à Vaux-lez-Rosière, j'ai trainé un peu devant la porte de la maison que je considérais comme celle où je devais aller... et à ce moment-là, il y a un homme qui est sorti, il était un peu plus âgé que moi. Il m'a demandé si je cherchais quelque chose. Il m'a demandé d'où je venais. J'ai dit que je venais de Neffe. C'était probablement ce qu'il fallait dire parce que il m'a dit que je devais avoir une enveloppe pour lui. Je n'ai jamais su plus. Je suis allé demander après la guerre à cette dame ce qu'elle m'avait fait faire. Elle m'a dit que cela avait permis de sauver des Luxembourgeois qui devaient partir pour l'armée allemande. Il y avait vraisemblablement une jonction entre le Grand-Duché de Luxembourg, le village de Neffe et un chainage qui se faisait plus loin...

- Vous avez parlé d'un aviateur anglais ?

- C'était un peu par harsard, c'était environ au printemps 44, il faisait bon. Maman étant de Champs, il m'arrivait d'aller chez mes grand-parents. En revenant, je rencontre près de la drève de Rolley quelqu'un que je connaissais bien et qui est devenu secrétaire communal par la suite : Roger Giot. On discute un petit peu, et on parle de l'avion belge qui avait été abattu au début mai 1940 là tout près, piloté par un certain Henrard. Roger me demande si je pouvais lui rendre un petit service. Il me demande si je voulais bien partir par le Grand-Vivier vers Mandé-St-Etienne et vers Amberloup. Je ne devais m'occuper de rien, je devais être suivi, je devais servir de guide. Je connaissais bien la région. Je demande si ce n'était pas un casse-gueule cette affaire-là, je n'étais pas fier... Il me dit que je n'avais rien à craindre. C'était un aviateur qu'il fallait diriger vers la France. Nous y allons et arrivés à la sortie, vers le Grand-Vivier, j'aperçois des Allemands qui étaient occupés à manoeuvrer vers le dessus de Mandé-St-Etienne. J'étais tout seul. J'étais suivi. A ce moment-là, je me suis dit que je ne pouvais pas descendre sur Mandé-St-Etienne comme on me l'avait demandé. Je suis parti sur Flamisoulle et de là, je suis revenu vers la ferme Martin sur la Grand-route, où nous avons traversé, nous sommes partis vers Rechrival et de là, sur Amberloup. J'étais toujours suivi. Mais à partir de Rechrival,

j'étais suivi de très près. A Amberloup, le signal était à la gare des vicinaux. Là, il devait y avoir deux types avec des vélos. Je devais lever la main et faire signe et puis je pouvais revenir... C'est à ce moment-là seulement que j'ai vu la tête du gars qui était avec moi. Je ne peux pas appeler cela une mission, c'est un hasard qui a fait que j'ai rencontré Roger Giot. Lui en a passé beaucoup, il en a piloté énormément. Je ne l'ai appri que après la guerre. Je me souviens aussi d'une bonne blague. C'était presque enfantin. Nous avons été pris à une série de jeunes de Bastogne pour du travail obligatoire, désigné par celui qui faisait les fonctions de Bourgmestre et qui était en somme un Rexiste et nous avons dû travailler ici. Une partie de l'équipe a été employée au Séminaire pour faire des tranchées, des trous dans les murs... cela devait servir à poser des mitrailleuses et en même temps servir de défense... On avait même miné le jardin du Séminaire. Ceci se passait début 44. A ce moment-là, le Séminaire servait d'école d'officiers étrangers pour l'armée allemande. Il y avait des Hongrois, des Autrichiens, un peu de tout... et les Autrichiens avaient à leur ceinturon un merveilleux joujou, un pistolet tout petit, un vrai pistolet de sac de jeune fille. Or il y a une règle chez les Allemands : on ne se met pas à table avec le ceinturon et l'arme. Ce qui fait que dans la grande cour vitrée, il y avait un immense porte-manteaux là et tous les candidats pendaient leur ceinturon et l'arme. C'était une tentation. Surtout qu'on savait que tout candidat officier qui se faisait désarmer était passible du conseil de guerre. Et là, il y a quelques pistolets qui sont passés vers la résistance. On refermait bien soigneusement la housse et même s'ils s'en apercevaient, ils n'auraient jamais osé le dire. Ils étaient passibles du conseil de guerre immédiatement. Là, c'était de l'enfantillage, parce que nous sortions, nous passions devant le corps de garde des Allemands... nous n'avons jamais été fouillés, mais nous pouvions l'être.

- Dans la résistance, vous aviez des armes ?

- Non, à part la grenade dont je vous ai parlé plus tôt. Mais nous avons dû transporter des armes. Nous n'avons jamais disposé d'une arme pendant le service.

- Que s'est-il passé pour vous entre la libération et l'offensive ?

- Directement après la libération, il y a eu ces petits mouvements de mauvaise humeur vis-à-vis de certains collaborateurs, d'autres se sont fait emprisonnés et puis le 30 septembre, nous avons dû rendre ce que nous possédions et

nous avons touché ce que moi j'appelle la prime de la honte, c'était la prime de démobilisation. Car nous étions mobilisés, nous n'en savions rien. Mobilisé voulait plutôt dire avoir une permanence, être disponible... Chez Louis Léga qui était chef de secteur, nous avons reçu un billet de 1.000 francs, comme prime de démobilisation, mais à la condition que nous remettions notre arme si nous en disposions, moi je n'en n'avais pas, et que nous remettions tout ce que nous avions qui concernait la résistance. Ce qui fait que en tout et pour tout, je n'ai gardé que mon brassard, que nous avons reçu. Les salopettes étaient réservées aux personnes qui étaient dans le maquis, dans les camps. Les autres recevaient un brassard. Nous l'avons fièrement passé à notre bras 5 minutes après que les Américains soient arrivés. Ce 30 septembre, il y a eu la démobilisation de la résistance. Et après c'était fini. Il faut bien se dire que l'administration civile avait une certaine crainte de la résistance qui était composée de mouvements structurés et dont certains étaient sérieusement armés. L'aspect politique reprenait déjà le dessus.

- Et arrivé en décembre ?

- Là, c'est la fête... Entre septembre et décembre, je suis rentré de nouveau aux études. J'étais au Séminaire. Nous avons été remballé le 17 en fin de matinée et le 17 au soir, tout le monde n'est pas d'accord sur la date et je ne prétends pas avoir la vérité, les premiers obus sont tombés sur Bastogne et le tout premier dont j'ai eu connaissance est tombé sur la maison du Docteur Maréchal. On s'est retrouvé dans la bagarre, on a vu les gens qui se sauvaient. Comme nous étions partis en 40, maman ne voulait pas que nous bougions. Nous avions tout perdu en 1940, nous ne voulions pas recommencer... Nous nous sommes réfugiés dans la cave d'une maison voisine, chez Torien Schmitz, et le soir du 17 ou du 18, quelqu'un est passé dans les caves qui étaient occupées, les Américains souhaitaient que des personnes se mettent à leur disposition le lendemain matin. Nous ne savions pas pourquoi. Le rendez-vous était au pensionnat à 10 heures. Moi qui ne rêvait que de voir la lumière du jour, malgré certaines réticences de ma mère, je suis parti. Je suis allé au pensionnat et là, très très rapidement, nous avons été désignés pour l'une ou l'autre chose. Moi, on m'a donné comme mission de conduire une patrouille de trois hommes américains. On m'a montré sur la carte où je devais les conduire. C'est à dire la fosse de Mont, derrière la chapelle Ste Thérèse au chemin de Mont et ce qu'on appelle le bois Bechoux qui est à la rue de la Chapelle, presque à la jonction avec la route de Wiltz. Nous sommes partis bien sagement à pied et nous sommes allés d'abord à la fosse de

Mont et là, ils se sont arrêtés, ils ont pris des repères, ils ont fait leur boulot. On entendait déjà des bruits qui ressemblaient à des armes automatiques, vers le Grand-duché, vers Benonchamps, Clervaux... Nous sommes revenus. Au bois Bechoux, il faisait bien tranquille, bien calme. Ils ont également pris des repères, puis nous sommes rentrés. Il y a eu différentes petites missions ainsi. Puis un jour, il y a eu des blessés et j'ai donné un coup de main. J'avais mon brassard d'ambulancier. Je suis allé surtout ramasser des victimes militaires jusqu'au 26 décembre. C'est à dire que nous avons participé avec l'armée américaine jusqu'à ce que Patton brise le cercle. Après, ils n'ont plus eu besoin de nous.

- Vous restiez avec les Américains tout le temps ?

- Toute la journée, le soir je rentrais à la cave, mais ils savaient où me trouver. Ceux qui parlaient anglais ont eu des missions de jonction entre des troupes qui revenaient de Mageret, Bizory, etc... et des troupes qui étaient enfermées ici à Bastogne. Il y a eu aussi la recherche de la fameuse 5ème colonne. C'était des faux américains, c'était des Allemands déguisés. Je sais qu'un homme de Bizory qui parlait bien l'anglais traînait sa bosse et s'adressait à droite et à gauche aux Américains. Il y a eu des Allemands infiltrés ici. Il y avait un sherman dans la Grand-rue devant le café Decker et ce sherman bougeait régulièrement. Tous les soirs où il y a eu un bombardement, le sherman a été attaqué, ce qui est tout de même assez suprenant, puisqu'il ne restait pas à la même place. Mais ils savaient où il était quand ils bombardaient. Il y a eu quelque chose là.

- A la libération, vous avez été "démobilisé". Je suppose qu'il y a eu des papiers. Tout le monde était connu après ce moment-là?

- Oui tout le monde était connu.

- Vous n'avez pas eu peur quand les Allemands sont revenus ?

- A 18 ans, on n'est pas tellement conscient du danger. Je pense qu'on n'est conscient du danger qu'à partir du moment où on a la responsabilité de quelqu'un d'autre.

- Les frères Doms sont partis ?

- Oui, mais je ne suis pas parti avec eux. A ce moment-là, les relations de résistances n'existaient plus.

- Beaucoup se sont tout de même sauvés de peur de représailles ?

- Oui, ou peur de la bagarre. Je crois qu'on ne s'est rendu compte qu'après qu'il pouvait y avoir des représailles.

- Les Américains savaient que vous aviez fait partie de la résistance ?

- Ils l'ont su. Ils se sont paraît-il informés, ils auraient eu les fiches des résistants.

- Pour vous protéger ou pour vous confier des missions ?

- Je ne sais pas. Ce qu'on appelait les "civils affairs", ces bureaux qui s'occupaient des rapports entre l'armée et les civils ou qui s'occupaient simplement des affaires de civils, avaient déjà peut-être sans le savoir des missions économiques.

- Vous êtes donc restés à la disposition des Américains jusqu'au 26 décembre ?

- A partir du moment où l'armée américaine et Patton ont sauvé Bastogne, ils n'avaient plus le temps de s'occuper de ces choses là. Ils fonçaient, c'était fini. On a été affecté aux fonctions civiles, on allait chercher du ravitaillement, ce qu'on faisait déjà avant, quand on travaillait avec les Américains. Quand on travaillait avec les américains, on allait rechercher des blessés, on les ramenait au Patton et puis c'était tout. Moi, je n'ai jamais eu l'occasion de voir l'hôpital qui était au Sarma, où Mademoiselle Lemaire s'est fait tuée. Je n'ai jamais emmené de blessés là. Il y avait un hôpital militaire au Patton, qui à l'époque était le patronage. Là, on ramenait les blessés, soit sur des capots de jeep, mais la plupart du temps, moi je suis parti avec un halftrack. -J'ai une bonne blaque d'ailleurs. Ici au petit moulin, on descend pour charger 3 blessés américains, on se fait tirer comme des lapins et sans grande émotion, le gars qui conduisait a mis son halftrack entre les allemands et les blessés. Il faut bien se dire que les Allemands qui étaient là n'avaient que des armes légères. C'était des patrouilles avancées. On s'est fait tirer dessus comme ça deux fois, près de chez Couthéoux une fois.

- Avant l'offensive, avez-vous eu peur ?

- Non, je me suis fait enlever un talon par un éclat d'obus. Une fois qu'on est actif dans ces choses là, la peur en tant que

frousse, trouille etc... n'existe pas. Cela fait partie d'un ensemble. Je dirais que ce qui compte, c'est de ne pas se faire casser la gueule, ne pas crever de faim, ne pas mourir de froid.

- Après la guerre, avez-vous formé des comités, des associations?

- Au début, non. Ce n'est qu'il y a une vingtaine d'années qu'on a reconstitué des groupements. Il y a ici à Bastogne une section. Mme Nicolay en est la présidente actuelle. Pendant toute une période, je n'ai pas eu de contacts et je n'ai pas cherché à en avoir.

- Certains résistants se sont engagés dans les bataillons de fusillés ?

- Tout au début, Bastogne a été libérée le 10 septembre, disons le 11 ou 12, Jean Doms et Roger ont demandé si certains étaient intéressés par une carrière militaire. Il y en avait très peu qui étaient intéressés. On pensait surtout à terminer nos études.

- Pouvez-vous encore nous raconter quelque chose concernant le jour de la libération ?

- Il y a eu des disputes, des règlements de compte violents, mais pas à coup de feu. Les exécutions qui devaient avoir lieu avaient eu lieu avant et les autres, c'est le conseil de guerre qui s'en est chargé.

FIN